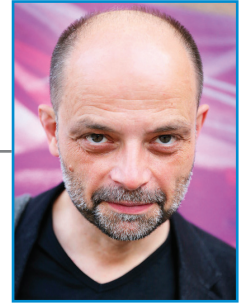


ÉDITO



Slobodan Despot

*Romancier,
éditeur, directeur de
l'Antipresse.net*

L'intelligence artificielle : une (très) vieille maîtresse

L'homme se sentait seul dans un monde sans dieux et sans Dieu. Il était un peu las de lui-même. Il lui manquait un alter ego à la fois captivant et docile, capable de meubler les plages de silence de plus en plus longues de son dialogue intérieur. Mais ce n'était pas tout. Au gré de sa prodigieuse aventure scientifique, l'homme avait construit un monde trop complexe. Il était écrasé par ses propres inventions. Il lui fallait un contremaître pour cet immense chantier. Le chantier étant surhumain, le contremaître devait l'être aussi. Il devait être capable de seconder l'homme, de l'épauler, de le rassurer, voire de le remplacer dans le labyrinthe technologique qu'il s'était construit. Tout cela sans renâcler, sans dormir et sans manger comme le font les humains.

L'homme, depuis longtemps, rêvait de robots. Littéralement, d'esclaves-travailleurs. Il a fini par les créer. Pas très habiles au départ dans leurs facultés physiques, mais brillants dans leurs facultés « intellectuelles ». Ils se sont avérés si indispensables, si supérieurs, qu'ils se sont mis à comploter pour renverser leurs maîtres.

Comme un désir de soumission

Les phrases qui précèdent sont le résumé d'un film sorti... il y a plus de soixante ans ! The Creation of the Humanoids, réalisé en 1962 par Wesley E. Barry, est une série B qui pose à sa manière théâtrale et naïve le même problème que celui que les gourous de l'informatique désignent aujourd'hui sous le nom de « singularité ». Il s'agit de ce point de bascule où l'intelligence artificielle devient capable d'accomplir n'importe quelle tâche humaine mieux que les hommes – mais aussi de reprendre en main son propre développement. Cet avènement nous est prophétisé pour ainsi dire depuis les débuts de la cybernétique appliquée aux machines – et constamment reculé. Elon Musk, qui le prédisait pour 2025, décale maintenant l'échéance vers 2030. Le grand sociologue américain Theodore Roszak, dans sa clairvoyante étude de 1984, The Cult of Information (« La Secte informatique ») fait observer que l'ordinateur est censé égaler l'intelligence humaine à un horizon de deux

Adresse
pour correspondance:
despotica@gmail.com

ou trois ans. Ce suspense dure depuis... le début, pour ainsi dire. Roszak relie cela – non sans un humour rentré – aux cycles de refinancement des projets informatiques. Mais il y a autre chose aussi : comme un désir d'humiliation par la machine. Ce complexe lui aussi est connu de la science. La servilité humaine envers la technique a été mise en évidence notamment par Jacques Ellul. Le philosophe allemand Günther Anders, dans son ouvrage capital *L'Obsolescence de l'homme* (1956), va plus loin. Ce qu'il décrit comme la honte prométhéenne est un sentiment d'infériorité de l'homme vis-à-vis de ses propres créations. Il s'accompagne d'un déséquilibre cognitif : nous sommes plus rapides à concevoir de nouvelles inventions qu'à réfléchir à leurs conséquences. Et bien incapables d'interrompre ou même de freiner cette course aux armements.

Prophètes et précurseurs

En moins de temps qu'il ne faut pour le remarquer, l'intelligence artificielle s'est incrustée dans pratiquement toutes les activités humaines. Nous sommes partis, de toute évidence, pour un très long concubinage avec cette servante-maîtresse tant désirée. Elle a pris possession des lieux d'autant plus naturellement que nous lui avons préparé la place depuis... des siècles. Mentalement et culturellement d'abord.

Questions de lexique

On ne prête pas suffisamment attention à l'origine des mots. Les robots sont partout, mais d'où nous viennent-ils ? Ils apparaissent pour la première fois en 1921 dans *R.U.R.*, une pièce de théâtre futuriste de l'écrivain tchèque Karel Čapek. Ce mot, dans les langues slaves, désigne les travailleurs ou les esclaves. Fabriqués en série, justement, pour servir les hommes, les robots finissent par exterminer leurs maîtres. Jusqu'à ce qu'ils découvrent l'amour et créent une nouvelle « humanité ». Et ils s'invitent dans le cinéma dès ses débuts. Dans le chef-d'œuvre de Fritz Lang, *Metropolis* (1927), le robot s'impose sous les airs d'une fausse prophétesse chargée de berner la foule des ouvriers et la faire tenir tranquille.

Dès ces premières années se profile l'idée d'un remplacement, ou d'un contrôle, des travailleurs humains par la machine. L'« optimisation de la force de travail » inhérente au capitalisme ne s'embarrasse pas de sentiments. Elle suscite logiquement la rébellion. D'esclave, le robot se transforme rapidement en policier ou garde-chiourme. Et d'emblée, cet être artificiel apparaît plus intelligent que prévu.

On connaît aussi la date de naissance précise de l'« intelligence artificielle » – enfin, du terme lui-même. C'est l'informaticien John McCarthy qui a lancé le terme lors de la fameuse conférence de Dartmouth en 1956 où fut lancée la recherche en vue de créer des « machines intelligentes ». McCarthy était connu pour avoir un sens aigu du « hype » – de la publicité – et une tendance à se parer des plumes d'autrui. Il avait pris soin d'isoler le développement de l'IA du champ général de l'automation et de la cybernétique, qui ne fait guère rêver. Le projet visant à imiter la pensée humaine par les ordinateurs, qui n'étaient guère plus à l'époque que des calculateurs d'aide à la bureautique, portait d'autres noms comme « manipulation symbolique », « machine logique » ou encore « résolution automatisée de problèmes ». Injecter une promesse d'« intelligence » dans un contexte de mécanique inanimée fut un coup de génie. C'était réveiller l'ambition prométhéenne de recréer l'humain, avec tous les espoirs et les terreurs qu'elle comportait. Soudain, la tête de bronze de Roger Bacon et la créature de Frankenstein passaient du territoire de la légende au domaine du possible.

Intuition ou anticipation stratégique, peu importe : en imposant ce concept, John McCarthy a subtilement propulsé son domaine de recherche somme toute aride et encore marginal à

la pointe de la quête d'émancipation de l'homme occidental. Laquelle vise rien moins que la confiscation du privilège divin de création de l'âme et de la vie.

C'est pourquoi la compréhension de l'intelligence artificielle, sous ce nom précis, requiert bien plus que des ressources de science et d'ingénierie. Elle fait appel à l'histoire de la philosophie et des sciences, y compris occultes, mais également à l'ontologie, voire à la théologie. La question qu'elle nous pose en fin de compte est celle de Blade Runner, le plus profond chef-d'œuvre du cinéma de science-fiction : qu'est-ce que l'homme ?

Le grand prestige

On est bien loin ici, on le voit, de l'outillage d'aide à la bureautique des débuts. L'ordinateur n'est plus un humble metteur-en-order, mais déjà notre jumeau nécessaire et intimidant. Une part considérable de la capacité de calcul des chatbots est aujourd'hui consacrée à du coaching personnel pour humains solitaires et angoissés (tout comme la part du lion de la bande passante de l'internet est accaparée par le jeu et la porno HD). Jusqu'il y a quelques années, la notion d'« intelligence artificielle » restait une potentialité, un horizon mi-fictif. Lorsque l'ordinateur Deep Blue, en 1997, a vaincu le meilleur joueur d'échecs du monde, on a senti qu'un cap était franchi, mais l'inquiétude est rapidement retombée. C'était une intrusion marginale, une tête de pont. Des processus imitant la pensée humaine ont été injectés très tôt dans l'informatique personnelle, sans compter la régulation et l'automation industrielles, mais l'invasion est restée longtemps souterraine, comme une infiltration de termites.

La reprise en main accélérée des activités humaines dont nous sommes aujourd'hui témoins est le fruit de ces processus de maturation à la fois techniques et psychiques. Sous bien des aspects très peu étudiés, ce que j'ai appelé la pandystopie de 2020 a été l'occasion d'un « coup d'État technologique », la mise en place d'un système de surveillance et catalogage des populations. Ces mesures entraient en collision directe avec les principes fondamentaux de la société démocratique occidentale, axée sur la souveraineté du citoyen. L'urgence sanitaire les rendait acceptables, l'« intelligence artificielle » les rendait possibles. La fascination de la machine, fruit de cet inconscient collectif quasi millénaire, a neutralisé et amorti les tentatives de rébellion.

L'émergence des LLM (grands modèles de langage, ou IA discursives) n'est que la part visible d'une infrastructure déjà imbriquée sans retour dans le fonctionnement d'ensemble de la société numérique. Cette imbrication relève, pour partie, du progrès intrinsèque et naturel de la technologie. La facilité, pour ne pas dire l'ivresse, avec laquelle les décideurs et la masse ont embrassé ce joug s'explique plutôt par des paramètres culturels. L'IA, telle qu'elle nous est « vendue » dans sa forme interactive (comme « tête parlante »), arrive comme une sorte de fatalité. Elle réalise les promesses séculaires de la civilisation scientifique, aussi lumineuses que terrifiantes. C'est pourquoi, aussi, nous avons tant de peine à définir concrètement l'impact et les limites de cette innovation. Pour comprendre ce que c'est, il faudrait comprendre ce que nous en attendons vraiment. Et à ce stade, pour le moment, la confusion règne.

Le débat sur l'IA oscille souvent entre deux ensembles de propositions contradictoires. Les uns sont rassuristes : « ce ne sont que des algorithmes », « il suffit de tirer la prise », etc. Les autres sont alarmistes ou plutôt alarmants. Selon des « lanceurs d'alerte » venus de l'intérieur du système, les créateurs des grands modèles d'IA sont lancés dans une course qu'ils ne contrôlent pas. Et lorsque le célèbre biologiste Richard Dawkins a cru déceler dans

le chatbot Claude une forme de conscience, il ne s'en est pas effrayé, mais au contraire réjoui. À ses yeux l'IA était peut-être la prochaine phase de notre propre évolution.

De fait, il est de plus en plus difficile de saisir la différence entre la pensée et un simulacre de pensée à mesure que le consensus se perd sur ce qui ontologiquement, au point de vue de l'être même, définit l'homme et sa pensée.

C'est ainsi que nous en arrivons à une croisée de chemins. Allons-nous vers un avenir radieux où l'humanité règlera ses problèmes avec l'aide d'un assistant surdoué, ou vers une dystopie de cauchemar où les hommes seront asservis et traqués, voire annihilés, par leurs propres inventions ? La réponse, aujourd'hui comme au tout début, tient encore en l'homme. La grandeur du défi ne doit nous inspirer ni exaltation ni découragement, mais avant tout une extrême vigilance, cognitive et même spirituelle.

Laquelle vigilance part de cette réalité simple et souvent oubliée : notre rapport à l'IA est une triangulation. Il y a d'un côté l'humain avec les espérances, les illusions et les craintes qu'il investit dans le progrès scientifique depuis des siècles. En face de lui, l'entité elle-même, son miroir, son alter ego, son esclave ou son maître. Mais au-dessus de cette relation, et en retrait, nous omettons de voir le troisième coin du triangle : les entrepreneurs / ingénieurs qui nous donnent accès à cette magie. Je les appelle les conditionneurs, car l'opération est essentiellement un conditionnement. On pourrait aussi parler de ventriloques, tant les LLMs, à leur stade actuel, trahissent l'idéologie et la vision du monde de leurs concepteurs.

La puissance du produit nous fait oublier qu'il a un producteur. Le prestige qu'il exerce est tel que nous nous hâtons de lui céder la place avant même – bien souvent – qu'il ait prouvé sa supériorité sur l'opérateur humain. On voit souvent passer des rapports ou des analyses faisant état du chaos, et non de l'ordre, provoqué par l'adoption des IA. On les rejette comme des effets collatéraux. À tort ou à raison, mais le problème est dans l'attitude. Les décideurs, face à l'IA, se trouvent dans un état de transe hypnotique. Une fois qu'ils ont ouvert grand les portes aux algorithmes, et corrélativement supprimé des emplois humains, le cheval de Troie est dans la place. Pour les promoteurs et propriétaires de ces technologies – qui confessent souvent des croyances transhumanistes s'apparentant à une religion bizarre –, l'important est moins que leur technologie accomplisse ce qu'elle promet aux utilisateurs que de lui faire accomplir ce qu'elle promet à ses concepteurs : la prise de contrôle économique et politique de la société numérisée.

NDLR :

Les opinions émises n'engagent que son auteur.

Ce à quoi nous avons affaire avec l'IA est fondamentalement une reféodalisation du monde. Pour le moment, c'est une affaire purement humaine et naturelle.

Slobodan Despot

Post-Scriptum

Les considérations exposées ici sont les aperçus d'une réflexion de longue durée sur les rapports de l'homme et de la machine entreprise depuis dix ans dans le cadre de l'Antipresse. Le problème de l'IA est un domaine immense en mutation permanente et il m'est apparu essentiel de lui fixer un cadre de compréhension anthropologique aussi vaste et aussi stable que possible, à l'écart de toute spécialisation technique propice à l'intimidation et aux enfumages.